Mlle Hélène Torche

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

n'aura pas le chagrin de penser que les petits Fribourgeois n'apprendront plus à lire sur les textes qu'elle avait écrits. Mais elle aurait sans nul doute compris que les temps changent, que son syllabaire, qui fut à l'époque à l'avant-garde du progrès, devait céder la place à un manuel qui respire l'esprit de notre temps. Mais elle aurait compris aussi que ce nouveau manuel sera utile et n'a pu être écrit que grâce à l'expérience qu'elle nous avait communiquée.

Mlle Marchand, retraitée, fut encore de nombreuses années au service des enfants. Elle donnait des leçons particulières, s'occupait de bambins retardés, les recevait chez elle.

De plus, dans le cadre de la Société des institutrices, Mlle Marchand avait accepté de rendre visite à ses collègues malades. On la vit ainsi s'en aller d'hôpital en hôpital, de Billens à Estavayer, apporter sa gaieté et sa charité, puisant même dans sa bourse de retraitée. On avait une peine infinie à faire accepter à Mlle Marchand le remboursement de ses frais de voyage. Aux réunions d'institutrices, elle était là, souriante, s'excusant de se placer un peu en avant à cause de sa surdité. La voyant si vaillante, nous avions un peu honte quelquefois de nos découragements devant les difficultés. Discrètement, probablement sans s'en douter, Mlle Marchand faisait du bien. Elle fut ainsi jusqu'au dernier jour, ne pensant jamais que son prochain lui devait infiniment de reconnaissance. Et ce nous est une consolation de songer, nous qui n'avons pas pu lui dire assez notre gratitude, que « le Royaume des Cieux est pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent ».

J. P.

† Mlle Hélène Torche

Le 26 juillet, c'était à Mlle Torche, que ses parents, ses amis et ses collègues de l'Ecole secondaire de jeunes filles de la ville de Fribourg, disaient un dernier adieu. La messe d'enterrement était célébrée dans l'antique église de Saint-Laurent par M. le chanoine Marmier, professeur de religion à l'Ecole secondaire de jeunes filles, remplaçant M. le curé d'Estavayer.

Presque toutes les Fribourgeoises connaissaient Mlle Torche. Sa bonne humeur, son humour, ses réparties spirituelles, sa façon d'être, l'intérêt qu'elle portait à tout ce qui l'entourait avaient fait d'elle un personnage à part. Mais beaucoup de ses collègues et de ses élèves n'ont jamais soupçonné ce qu'il y avait d'héroïsme dans sa gaieté, d'abnégation vraie derrière son originalité.

Elle était née dans la petite ville d'Estavayer – et elle resta toujours d'Estavayer. Elle fit des études d'institutrice. Sortie avec Mlle Hug, ancienne directrice de l'Ecole secondaire de jeunes filles, en tête de sa promotion, elle fit deux ans la classe dans sa petite ville. Elle eut à ce moment-là la douleur de perdre son père, le docteur Torche. Aînée de la famille, Mlle Torche va, dès ce moment-là, s'occuper de l'éducation de son frère et de ses sœurs. C'était le moment où Georges Python, directeur de l'Instruction publique – d'accord avec l'abbé Quartenoud, directeur de l'Ecole secondaire de jeunes filles, travaillait à mettre Fribourg en tête du mouvement en faveur de l'éducation professionnelle des jeunes filles. Il décida d'adjoindre à l'Ecole secondaire de jeunes filles

une section professionnelle dans laquelle on formerait des apprenties tout en leur offrant le bienfait d'une atmosphère et d'une éducation scolaires. Confiées à des professeurs qui soient à la fois des maîtres dans la profession choisie et de vraies éducatrices, ces jeunes filles acquéraient un métier, complétaient leur éducation et étaient gardées loin des dangers de l'atelier. M. Python fit appel à Mlle Torche pour diriger l'une des nouvelles sections de l'Ecole secondaire. Après deux ans d'études à Paris, Mlle Torche, munie encore une fois d'excellents diplômes, revint diriger le cours de lingerie. Elle fut ensuite chargée de l'enseignement de l'ouvrage manuel à toutes les élèves de l'Ecole secondaire et de l'Ecole normale.

Mlle Torche passa 52 ans à l'Ecole secondaire de jeunes filles. Elle remplissait sa tâche au mieux de sa conscience – les expositions scolaires d'alors le prouvaient bien –, alors que par les dons qu'elle avait reçus et par nature, Mlle Torche, eût préféré enseigner d'autres branches. Tous ceux qui enseignent savent combien il est difficile de faire travailler avec plaisir des enfants dans une discipline pour laquelle on n'éprouve pas une sympathie particulière. Si l'on ajoute à cela qu'il est spécialement difficile d'obtenir d'enfants de 12 à 15 ans – et c'était l'âge des élèves du cours de lingerie – un travail soigné qui puisse être livré à la clientèle, que les élèves ont souvent tendance à croire que l'heure d'ouvrage manuel est une heure de récréation, on se rendra compte des mérites de Mlle Torche.

Et, pendant ce temps, Mlle Torche participait à tous les soucis de son frère et de ses sœurs, et plus tard de ses neveux et nièces. Elle avait trouvé en Mme Moser, professeur d'allemand à l'Ecole secondaire, une amie pour laquelle elle se dévoua sans compter. Mme Moser était présidente de la Société des anciennes élèves de l'Ecole secondaire. Mlle Torche prit dès lors sa part de toutes les charges qui incombent à la présidente. Dans les assemblées, Mlle Torche était là pour aider Mme Moser à recevoir les anciennes élèves, pour veiller à l'apparition du thé, – en décembre, de saint Nicolas, – et tout remettre en ordre alors que les hôtes d'un soir avaient regagné leur maison. Elle connaissait mieux que personne la situation des enfants confiées à l'Ecole et, plus d'une fois, on vit Mlle Torche apostropher un professeur pour lui faire remarquer que telle élève avait besoin d'un séjour à la montagne et que la Société des anciennes élèves donnerait certainement le subside nécessaire.

Il fut un temps où l'Ecole secondaire possédait une colonie de vacances près du lac d'Aegeri. Les élèves y passèrent des jours merveilleux et c'est Mlle Torche, là aussi, qui se dévouait à journée faite.

On ne pensait pas à remercier Mlle Torche. Elle avait tellement l'air de ne pas se prendre au sérieux et ses boutades détournaient l'attention de sa propre personne. Et pourtant, elle était infiniment sensible à la moindre marque de la gratitude que ses collègues s'efforcèrent de lui témoigner quand vint l'heure de la retraite. Mlle Torche revenait aux réunions d'anciennes, elle assistait aux soupers de fin d'année. Il semblait que rien n'était changé. Mais une longue maladie accabla Mme Moser. Mlle Torche se fit infirmière et se tua à la tâche. Après la mort de son amie, elle dut se retirer à Beau-Site, puis ce fut l'épreuve dernière, la longue maladie d'un an et demi, le retour enfin dans sa petite ville où Dieu vint la prendre un matin de juillet.

J. P.